

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

La nouvelle Renaissance Française

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 25-32

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

La nouvelle Renaissance française

Tous les milieux intellectuels s'accordent à trouver qu'il y a quelque chose de changé en France, depuis une quinzaine d'années. Aussi, voudrais-je, sous ce titre — qui est celui donné par Georges Valois à une collection de reconSTRUCTEURS, tels que MAURRAS, DAUDET, BAINVILLE, — étudier quelques manifestations, pénétrer quelques courants qui se font jour actuellement, et dont nous puissions conclure avec certitude à une rénovation intellectuelle dans tous les domaines de l'esprit français ; rénovation qui est aujourd'hui la seule réserve de cet art littéraire et théâtral, qu'une longue succession de siècles avait fixé dans une forme presque parfaite et qui est en train de revivre après de nombreuses années de marasme et d'anarchie.

Coup d'œil rétrospectif

Remontons aux années qui ont précédé le XX^e siècle.

Il est nécessaire de juger l'état de cette époque qu'on peut qualifier « le règne du chaos ».

Le positivisme de Taine et l'idéalisme de Renan, tous deux pareillement rationalistes, commençaient de porter leurs fruits. Un dessèchement inquiet, une aridité insurmontable prenaient possession des cœurs et des cerveaux. L'empoisonnement de l'intelligence et de la sensibilité était le corollaire de ces doctrines qui débutaient en tarissant les sources de la religion. C'est toujours sur ce point que les déchéances sociales sont encouragées ; il est si facile de saper les lois humaines de conservation et de raison, quand on a détruit les croyances religieuses.

Pour Taine, l'âme n'était qu'une simple combinaison de phénomènes, dans l'ample sein de la nature ; pour Renan, artiste et poète, elle devenait une sorte de conscience immortelle et indéfinie, exprimant moins un être individuel que la fleur exquise du monde et comme le parfum quintessencié des choses. Tous deux, cependant, refusaient à l'homme le libre arbitre. Il n'y avait plus ni Dieu ni âme, au sens catholique, et la religion se trouvait ainsi vidée de son contenu. Au-delà des constatations scientifiques, il n'y avait que des rêves.

A côté de ces philosophies destructives, travaillant sans le savoir au même résultat, le matérialisme de Charcot affirmait : « l'âme ? je ne l'ai jamais rencontrée sous mon bistouri ». Charcot, doué d'une puissance de suggestion peu commune, disait à l'aveugle : « vois », et celui-ci voyait. Cela suffit pour que l'on crût tenir l'explication du miracle. Conclusion de l'œuvre et de l'action de Taine, Renan et Charcot : la religion est une tare du cerveau et de la sensibilité. Le croyant est un infirme. Voilà pour la science. Dans ce même temps, la philosophie que je viens de rappeler prenait possession, par le roman, de l'esprit public.

Emile Zola, par le nombre et le plan de ses écrits, par ses théories, symbolise le mieux cet esprit matérialiste

appliqué à la littérature. Il voulut faire de la science. En réalité, il s'est lourdement trompé, comme les maîtres dont il se réclamait. Il glorifia l'instinct et la chair, salit les sujets les moins propres pourtant à être entachés.

Le résultat fut, pour les jeunes générations qui regardaient Zola comme un maître, une amertume déguisée qui se traduisit par deux attitudes différentes, selon les tempéraments : le dilettantisme et le scepticisme.

Cette première forme du pessimisme trouva en Bourget un apologiste de génie. La vie ne valant pas la peine de se passionner pour elle, il regarde agir ceux qui la prennent au sérieux. Pour arriver à quoi ? à rien. Simple-ment, par volupté intellectuelle, par débauche d'esprit. S'attacher à tout comprendre, à tout sentir ; ne rien affirmer, c'est encore Anatole France, c'est aussi Jules Lemâtre.

En 1885, parut « le roman russe » de Vogüé. Ce fut une folie. On ne jura que par Tolstoï, Dostoïevsky. On s'apitoiya sur les criminels, les filles, les assassins, victimes de la civilisation. (Il faut cependant remarquer que cette pitié russe est anti-individualiste ; et c'est vraiment une chose curieuse que de voir comment les contemporains de Melchior de Vogüé ont pu donner leur sympathie à un mouvement du cœur qui allait à l'encontre des habitudes et des conceptions individualistes de ceux qui les avaient formés).

Le « Disciple » de P. Bourget, parut en 1889. Il donna à l'esprit public, surtout à la jeunesse, une véritable secousse.

J'en rappelle la retentissante préface : « A un jeune homme », où on lisait : « Dans ce temps de consciences troublées et de doctrines contradictoires, attache-toi, comme à la planche du salut à cette parole du Christ : " Il faut juger l'arbre par ses fruits ". Il y a une réalité dont tu ne peux pas douter, car tu la possèdes, tu la sens, tu la vis à chaque minute : c'est ton âme. Parmi les idées qui t'assaillent, il en est qui rendent cette âme moins capable d'aimer, moins capable de vouloir. Tiens pour assuré que ces idées sont fausses par un point, si subtiles te semblent-elles, soutenues par les plus beaux noms, parées de la magie des plus beaux talents ».

Implicitement, P. Bourget se rangeait à la doctrine contenue dans le « *Syllabus* », à savoir que toutes les doctrines n'ont pas le droit d'être librement exposées et professées parce qu'elles n'ont pas toutes la même valeur et que quelques-unes sont malfaisantes.

Le « *Disciple* » provoqua de longues polémiques. Un fait demeurait : la question de responsabilité intellectuelle posée devant la conscience. La sincérité de P. Bourget, et la psychologie géniale qu'il met dans toutes ses analyses, l'auront conduit à la foi catholique, lentement mais irrésistiblement.

Un autre écrivain — à vrai dire, un artiste plus qu'un penseur — Joris-Karl Huysmans, venait au catholicisme par les voies les plus étranges. Il a découvert la bassesse, l'ordure de la vie. Il les a décrites et transposées dans ses premiers livres autobiographiques. Il n'est pas un dilettante impassible. Naturaliste, il ne trouve de saveur qu'au réel, et cette saveur est dégoûtante. Il veut s'évader. Première expérience : des Esseintes. Mais il a beau renverser les valeurs extérieures des choses, il a beau saturer l'atmosphère qu'il respire de tous les parfums, ces parfums s'affadissent à la longue ou lui donnent des migraines. L'ennui retombe sur lui comme une chape de plomb.

Seconde expérience : Durtal. Mais le satanisme, avec son cortège de luxure, ivresse, cruauté, vengeance, par la contrefaçon du divin dont il est l'image renversée, ne lui donne à nouveau qu'un immense désir de s'évader toujours. Durtal alors part pour la Trappe, et là il comprend que la Beauté dont il se réclame ne se trouve parfaite qu'en Dieu. Sa mort fut extraordinaire de calme, presque de surnaturel.

François Coppée, le bon poète, s'était jeté, lui aussi, au pied de la Croix.

Cela, c'est un côté de la barricade, il y a l'autre, où, pour être assez disséminés, les efforts n'en sont pas moins agissants. Nous sommes au début du XX^{me} siècle. Ibsen insinue que seul l'individualisme procure le bonheur qu'il faut soumettre la vie à notre moi souverain. Nietzsche, épileptique de génie, prêche le nouvel Evangile

de la Force, et apprend aux mortels comment on s'élève à la surhumanité. (Cependant, son influence sur quelques-uns est presque bienfaisante. Je cite la page curieuse que Jacques Bainville a jadis envoyée à la *Grande Revue* : « Nietzsche aura servi de révulsif à beaucoup de jeunes hommes qui appartiennent à ma génération. Il les a aidés — et ils en avaient besoin — à s'affranchir de Rousseau et de Kant, à rejeter la religion des Droits de l'Homme. Cette sorte de Voltaire barbare administre une médication violente et sommaire, propre toutefois à réussir dans les cas graves, comme celui des jeunes Français qui sortent de notre Université ».)

Gabriele d'Annunzio, magicien incomparable des mots et des couleurs, maître dangereux et pervers, apporte de nouvelles recettes pour l'exacerbation de la sensualité, au moyen des cassolettes d'où s'échappent « tous les parfums de l'Arabie ».

En France même, André Gide offre aux lèvres assoiffées et inquiètes, les plus attirantes mais décevantes nourritures terrestres que découvre son imagination d'épicurien moderne.

Ibsen, Nietzsche, d'Annunzio, d'une part, André Gide, le Barrès de *l'Ennemi des Lois*, d'autre part, ont une grande emprise sur les cerveaux et les cœurs. Si la religion n'est plus considérée comme une diminution de la personnalité, on a encore pour elle des ironies et des sourires pleins de doutes. La mode est bien pourtant au problème religieux. Après le *Saint François d'Assise* du pasteur protestant Paul Sabatier, (à l'Index), qui passionna l'opinion publique, on eut pour les convertis des réticences qui nous semblent aujourd'hui pleines de saveur.

Bourget ? un snob doublé d'un malin qui a pris le vent en poupe et veut faire monter la vente de ses bouquins par une conversion dont on parlera.

Brunetière ? C'est de l'intellectualisme.

Coppée ? un cœur simple, ému par une salle d'hôpital et la charité inépuisable des religieuses qui l'ont soigné.

Huysmans ? un original presque fou, un neurasthénique, sujet aux maux d'estomac, perdu dans la magie, et qui, par peur des envoûtements, se réfugie dans les

bras de Dom Besse et l'amitié des moines... et ainsi de suite.

De même que les premiers pontifes du matérialisme, dont nous parlions en commençant, expliquaient la sainteté de Sainte Thérèse par l'hystérie, et les miracles de Lourdes par l'autosuggestion, de même, les maîtres de la génération suivante, moins affirmatifs cependant que leurs aînés, prêtent aux actes religieux de leurs contemporains des motifs propres à ne pas brusquer le bon ordre de leur scepticisme universel. Pourtant, qu'ils le veuillent ou le subissent, ils sont bien obligés de constater l'immense mouvement qui s'esquisse maintenant très nettement. Barrès lui-même, revenu des paradoxes séduisants d'une jeunesse, elle aussi, fertile en états d'âme spéciaux, fonde le nationalisme et publie la *Grande pitié des Eglises de France*. Sous le pseudonyme d'Agathon, deux jeunes écrivains, (dont l'un, Henri Massis, ancien secrétaire du philosophe intuitiviste-juif H. Bergson, est aujourd'hui à la rédaction de la *Revue Universelle*), entreprennent sous ce titre : les *Jeunes gens d'aujourd'hui*, une enquête sur l'état d'esprit de leur époque, et dont la conclusion est une violente réaction contre les faux dieux des années précédentes.

Arthème Fayard lance avec bruit le *Saint Augustin* de Louis Bertrand l'Africain, qui s'enlève mieux qu'un roman. De chez l'éditeur Perrin, sort encore un nouveau *Saint François d'Assise*; c'est celui du danois J. Jørgensen, traduit par Wyzewa.

De Paul Claudel, connu jusque là de quelques chapelles intransigeantes, le théâtre de l'*Œuvre* joue l'*Annonce faite à Marie* et derrière la grandiloquence et le lyrisme touffu de cette pièce, le public sent la fraîcheur et la beauté de la conception poétique. Il y avait longtemps, et nous le verrons prochainement plus en détail, que la scène française n'avait connu une pareille manifestation, comparable à un courant d'air pur à travers une salle d'hôpital.

Du *Mercur de France* arrive maintenant Francis Jammes. Il a chanté jusqu'ici la beauté des filles de son pays, la chaleur du soleil, les muscles solides des gars de chez lui avec un paganisme voisin du panthéisme ; il se

proclame le barde catholique d'Orthez ; il trouve des accents nouveaux pour glorifier le blé qui deviendra le corps du Christ, et son catholicisme ne lui enlève qu'à peine ce sens rude de la nature, qui fait de lui un poète très près de ses sujets ; Jean de Noarrieu est toujours lui-même.

Charles Péguy, lui, ne faisait partie d'aucune coterie, d'aucune revue. Il s'est toujours refusé aux limites. Ce jeune socialiste ose critiquer Guesde et Jaurès. Ce dreyfusiste ne consent pas à ce que, pour une brebis galleuse, l'armée soit suspectée. Il fonde les *Cahiers de la Quinzaine* pour avoir le droit d'être libre. Et il marche toujours avant. Bergson le libère de l'intellectualisme. Le dégoût de tout ce qui est convention, fausseté, mensonge, son patriotisme, conduisent ce paysan devenu universitaire vers le catholicisme. Il chante Jeanne d'Arc, sainte Geneviève, Notre-Dame, les protectrices de la France, puis Eve, la source de toute vie humaine.

Un autre, Ernest Psichari, par des voies mystérieuses, semblait le symbole vivant, l'instrument d'une Providence divine qui, ayant permis Ernest Renan, devait susciter Ernest Psichari. De famille entièrement intellectuelle, fils de Jean Psichari, l'un des protagonistes de l'affaire Dreyfus, petit-fils, par sa mère, d'Ernest Renan, licencié en philosophie, Ernest Psichari comprit la vanité des spéculations pures, et voulut donner sa vie à ce que la France, en ce moment, avait de meilleur : l'Armée. Mais, quoi qu'on fasse et encore que la vocation militaire puisse bien être une sorte de sacerdoce, l'armée ne peut être un Dieu. Psichari avait lu Bergson, il lut Blondel, et remit un jour sa déclaration de foi entre les mains de l'évêque de Versailles. Il décida même de rendre en sa personne à l'Eglise le prêtre dont l'abstention de son grand-père l'avait frustrée.

La guerre éclata peu après. Psichari, tomba le chaquet au poing.

Péguy, lui aussi est mort,

« Couché dessus le sol à la face de Dieu... »

et tant, tant qu'il ne faut pas oublier, puisqu'ils ont été frappés pour la défense d'une humanité qui ne voulut pas devenir barbare.

Conclusion. Partis de Taine et de Renan, nous aboutissons à Péguy et Psichari : deux conceptions différentes du monde. Du rationalisme, par des stades divers, l'intelligence française arrive à une réaction violente contre les maîtres qui l'ont enseignée dans le siècle écoulé.

La guerre a mis en évidence cette idée que l'action est nécessaire à la vie. Tous ceux qui sont morts l'ont su. Quelques-uns même avaient deviné que leur sacrifice serait nécessaire pour que leur pays se reprenne, se ressaisisse. C'a été l'œuvre de maîtres différents, et souvent des philosophies condamnées ont pu servir de tremplin à ceux qui montaient vers la vérité, tel M. J. Maritain, évadé du bergsonisme, qui emploie aujourd'hui ses forces à le combattre, avec une simplicité, une clarté bien françaises.

L'ordre classique, l'intelligence, reprennent leurs droits dans la France contemporaine, et comme la civilisation humaine a toujours été atteinte, soit par la grandeur, soit par la décadence de la France, c'est du même coup, l'intelligence de toute notre race, de toute notre latinité qui est en cause. ⁽¹⁾.

Louis GENTINA.

(1) Pour faire suite à cette étude, nous parlerons prochainement — et pour des raisons d'actualité — de la rénovation théâtrale, et principalement du théâtre du Vieux-Colombier. Nous serons, après cela, très à l'aise pour traiter longuement de l'influence et de l'œuvre essentiellement reconstructrices de Charles Maurras et de l'**Action Française**.